

Sur ses lèvres se pressent les personnalités, les injures. Il tonne surtout contre les vices du congrès avec une énergie qui, chez un autre peuple, friserait au moins la police correctionnelle. « Nos sénateurs, s'écrie-t-il, ivrognes ! Nos représentans, ivrognes ! Notre président, ivrogne ! Ivrognes, tous ceux qui ont prêté les mains à cette odieuse guerre du Mexique ! Etes-vous jamais allés à Washington ? Rappelez-vous ce cabaret qui fait face au Capitole ! Pendant les séances, jetez un coup d'œil dans ce cabaret, mais n'entrez pas, et vous verrez quelle est l'occupation des honorables membres du congrès. Ils boivent au lieu de parler, au lieu d'écouter au moins ceux qui parlent. Voilà les gens qui gouvernent ! Mes amis, vous ne voudrez pas ressembler à de pareils misérables ! Ne buvez que de l'eau. Avec de l'eau plus de femmes qui empoisonnent leurs maris, plus de maris qui battent leurs femmes, plus d'enfans rebelles, d'amis ingrats et perfides ; encore une fois, mes amis, ne buvez que de l'eau, et criez A bas l'alcool ! » (Textuel.)

Et l'apôtre descendit de sa chaise et but, coup sur coup, plusieurs verres d'eau. En buvant, il se livrait à des extases si délirantes, qu'on eut juré qu'il ingurgitait du vin de Champagne et du meilleur. Malgré lui, le prédicateur sentait l'insuffisance de sa parole, et il comprenait qu'il devait surtout prêcher d'exemple.

Cette démonstration en faveur de l'eau était à peine finie, que trois hommes fendent la foule et s'approchent du prédicateur. Deux d'entre eux demandent à s'enrôler sous la bannière de la tempérance ; ils inscrivent leurs noms et jurent sur une grande pancarte de ne jamais boire de vin, jamais d'eau-de-vie. Ces néophytes ne devaient pas être d'une conviction bien récalcitrante, ou ils avaient quelque autre raison d'en vouloir au vin et à l'eau-de-vie, car l'apôtre n'avait pas reçu du ciel une de ces éloquences saisissantes qui opèrent des prodiges séance tenante. A son tour, le troisième individu prit la pancarte qu'on lui présentait, mais au lieu de signer, il la roula dans ses mains, et tirant sa bourse de sa poche, « Mon cher, dit-il à l'apôtre, vous avez prêché d'or ; prenez cette piastre, et allez boire une bouteille de vin à ma santé, vous l'avez bien gagnée. »

La tempérance ne se repose pas exclusivement sur les prédications plus ou moins heureuses de ses propagandistes, elle a recours aux parades, aux cortèges, aux processions, où, revêtus de leurs insignes, les adeptes défilent dans les rues quatre par quatre. Ces promenades se terminent par des repas de corps, et l'appât d'un dîner copieux et gratis ne laisse pas que d'agir puissamment sur certaines consciences et sur certains estomacs. La tempérance ne compte pas dans ses rangs seulement des apôtres du sexe masculin, elle est patronnée par des femmes, et ce sont là ses meilleurs alliés. Les sœurs de la tempérance procèdent par des moyens presque infailibles : les unes adressent leurs plus charmans sourires aux frères égarés qu'elles veulent arracher au démon de l'alcool, les autres ne craignent même pas de s'enchaîner par un mariage : si le salut d'un néophyte chancelant est à ce prix. D'autres, c'est le plus grand nombre, regardent, au contraire, le mariage comme le tombeau de leur sainte mission, et elles croient qu'il y a plus de persuasion dans les yeux et dans la bouche d'une jeune fille que dans les sermons d'une femme mariée. Elles surveillent avec passion les *tempérans* qu'elles ont conquis ; elles stimulent leur foi, soutiennent leur faiblesse, et récompensent leur zèle. Enfin, on en cite une qui, soupçonnant un nouveau converti de retomber dans de vieilles habitudes, alla chercher jusque sur ses lèvres la preuve de son innocence ou de sa culpabilité. Le

*tempérant* n'était pas coupable, ce jour-là du moins ; il subit victorieusement l'épreuve. Il se trouva très flatté de l'aventure. Mademoiselle, lui dit-il, si vous traitez ainsi le prévenu, que ferez-vous pour l'innocent ? — A l'innocent, répondit la jeune fanatique, j'offre ma main.

Le *tempérant* feignit de ne pas comprendre cette réponse *ad maritum*, et tâcha de se tirer le moins mal qu'il put du mauvais pas où l'avait entraîné sa manie de parler. — Mademoiselle, dit-il galamment, permettez-moi de rendre à cette jolie main le baiser que vous m'avez prêté.

Les chemins de fer ont cela de bon qu'avec eux on n'est pas exposé aux sermons de buveurs d'eau ; mais ils n'ont que cela. C'est la seule consolation réservée au voyageur qui se rend à Niagara : depuis Albany, où l'on quitte l'Hudson, jusqu'aux fameuses chutes, on roule toujours sur une longue et interminable voie de fer. A mesure que l'on avance dans le cœur du pays, il ne reste plus rien de cette Amérique sur laquelle ont déjà déteint les habitudes de l'Europe : la verdure des arbres n'est plus la même, les lacs sont plus majestueux, les orages plus terribles, les hommes plus rudes, la nature paraît plus vigoureuse, les villes ont un caractère d'étrangeté qui frappe et qui étonne. Entre deux montagnes, comme si ce n'était pas assez d'un chemin de fer, un canal a été creusé, où les bateaux *prennent la file*, comme, un jour de Longchamps, les équipages aux Champs-Élysées.

A *Utica*, la scène change : aux rochers, aux horreurs de la nature succèdent d'immenses champs de blé et d'innombrables moulins à vapeur. L'aisance et la richesse se trahissent à chaque pas ; mais si riches qu'ils soient, les Américains ne se livrent jamais à des dépenses inutiles ; ils ne se mettent pas même en frais d'imagination quand ils peuvent s'en dispenser. C'est une économie de plus. Leurs villes, leurs villages, ils les ont baptisés de noms empruntés, les uns à l'antiquité, les autres à l'Europe moderne ; ils ont leur Rome, leur Paris, leur Syracuse, leur Memphis, leur Alexandrie, et ces noms contrastent singulièrement avec les noms du pays, avec les *Chittenango*, *Canandaigua*, *Buffalo*, *Chicago* et autres. Cette macédoine de noms ne laisse pas que d'être gênante pour des gens qui ont vécu vingt ans, trente ans, persuadés qu'il n'existait au monde qu'une seule Rome et qu'un seul Paris.

En France, les chemins de fer sont construits et entretenus avec un luxe sans égal, ce qui ne prévient pas toujours les catastrophes. En Amérique, à tout moment on passe à côté d'un accident terrible, et souvent, sinon presque toujours, on l'évite. Chez nous le viaduc de Barentin, un véritable monument, s'écroule avec fracas ; par delà l'Océan, le pont du lac Cayuga se contente, depuis des années, de vaciller comme un homme gris sans jamais tomber, et ce pont, le plus misérable des ponts, n'a pas moins de deux milles de longueur. Ramassis de vieux arbres, de vieux poteaux, de vieux clous, demain il n'existera plus peut-être, et franchement ce sera dommage. Parmi tous les ponts pourris dont jouit l'Amérique, il tient le premier rang, et on ne bâtera plus de pont qui ait, au même degré, le don de faire frissonner les cœurs les plus intrépides. Mais Dieu garde les chemins de fer américains et les pèlerins du Niagara !

En s'écartant un peu de la route ordinaire, au milieu des terres, on rencontre un petit village, Geneseo, un bijou, une merveille. De jolis petits cottages, cachés sous les arbres et sous les fleurs, bordent la route ou la rue. Ne cherchez pas un pauvre, ne cherchez pas même l'apparence de la pauvreté. A Geneseo, tout le